

JASON MOTT

**L'ENFANT
QUI VOULAIT
DISPARAÎTRE**

ROMAN

« Une méditation intense et intelligente
sur le racisme et la violence aux États-Unis. »

New York Post

autrement

L'Enfant qui voulait disparaître

Jason Mott

L'Enfant qui voulait
disparaître

Ou

Les aventures absolument véritables
d'un gamin qui fonce la tête la première,
né et élevé en Amérique, la tête emplie
de rêves et à la vie pleine de désillusions.

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jérôme Schmidt.

Éditions Autrement **Littératures**

Titre original : *Hell of a book*

©Jason Mott, 2021.

©Editions Autrement,

un département des éditions Flammarion, 2022,

pour la présente édition et la traduction.

Tous droits réservés y compris le droit
de reproduction complète ou partielle sous quelque forme.

Cette édition a été publiée en accord avec Dutton,

une marque de Penguin Publishing Group,

une division de Penguin Random House LLC.

ISBN : 978-2-7467-6300-5

*À tous les autres gamins
qui foncent la tête la première.*

«– Quand tu te regardes dans un miroir,

tu te trouves beau?

– J’essaye de ne pas me regarder. Et je pense que pas mal de gens comme moi font pareil.

– Quand tu dis “les gens comme moi”, qu’est-ce que tu sous-entends?»

Dans le coin du petit salon d'une modeste maison de campagne située au bout d'un chemin de terre écrasé par le ciel bleu de Caroline, le garçonnet de cinq ans à la peau sombre est recroquevillé, les genoux contre sa poitrine, ses bras noirs enserrant ses jambes, occupé à tenter de contenir du mieux possible le fou rire qui agite sa cage thoracique.

Sa mère est assise sur le canapé, les mains noires croisées sur les jambes, le front zébré comme les champs de monsieur Johnson à la fin de l'hiver, et elle souffle longuement, tout en triturant du doigt sa robe grise en lambeaux. Elle a acheté cette robe avant même la naissance du gamin. Elle a vieilli avec lui. Année après année, l'imprimé floral bleu s'est estompé, perdant peu à peu en intensité. Les fils de l'ourlet se sont détachés eux aussi. Ils pendouillent désormais dans toutes les directions possibles. Au bout de sept années de dur labeur, le tissu éreinté de la robe semble ne plus pouvoir tenir encore bien longtemps sans complètement se déchirer.

« – Tu l’as trouvé ? demande la mère du garçon à son mari qui vient d’entrer dans la pièce.

– Non. » répond le père du garçon.

L’homme est longiligne, avec de grands yeux et un corps frêle tout en longueur qui lui a valu le surnom de « Nègre Le Plus Maigre Vivant », lorsqu’il était encore enfant. Ce sobriquet lui a collé à la peau pendant des années, de l’enfance à l’âge adulte, et comme il n’a jamais réussi à combler sa maigreur quasi mythique, il s’est résolu à ne plus porter que des habits à manches longues car l’air qui passe à l’intérieur des vêtements a tendance à le faire passer pour plus solide qu’il n’est. En tout cas, il en est persuadé.

Toute sa vie, il a craint le regard des autres. Pourquoi ne désirerait-il pas que son enfant puisse apprendre l’impossible secret de l’invisibilité ?

« – Ne t’inquiète pas, rajoute-t-il. On finira bien par le trouver. J’en suis certain. Et où qu’il soit, je suis sûr qu’il va bien. C’est un débrouillard. Il s’en sortira toujours. » Il s’assied à côté de sa femme sur le vieux canapé brun, et enroule ses doigts frêles comme des roseaux autour des poings de sa femme, clos comme deux colombes tremblantes. Il les amène à ses lèvres pour les embrasser.

« – C’est un bon gamin, dit le père. Il ne nous abandonnerait pas comme ça. On le retrouvera.

– C’est le meilleur gamin au monde, dit la mère.

Il est peut-être juste parti en forêt pour cueillir des baies. Je suis sûr que c’est quelque chose comme ça.

– Tu crois ? Le père réfléchit quelques instants.

Je n'en suis pas certain, mais j'espère que c'est ça, Poupée. »

La mère du garçon glousse en entendant « Poupée », et passe sa main sur son œil. Est-ce qu'elle pleure ?

L'éclat de rire qui monte dans la gorge de l'enfant depuis si longtemps finit par s'éteindre – tandis qu'il est assis à un mètre d'eux à peine invisible – à la vue des larmes de sa mère. Ses bras se crispent autour de ses jambes.

Il n'aurait pas dû. Il n'aurait pas dû les inquiéter comme ça. Ce sont de bons parents, et ils ne supportent pas de se faire du mouron à son sujet. Une boule écrasante de regrets se forme dans le ventre du garçon. Elle vibre et transperce tout son corps. Il doit mettre un terme à ce tour qu'il a voulu leur jouer... Mais comment ?

Que faire ? Il est à quelques dizaines de centimètres de ses parents, mais la culpabilité de voir sa mère pleurer paralyse ses mains qui pourraient l'atteindre, la toucher et lui signaler sa présence. Elle empêche sa langue de lui chanter son nom et de la délivrer de ses angoisses.

Du haut de ses cinq ans, il ne peut imaginer une manière de leur faire comprendre que tout ça n'était qu'une blague. Il ne pourra jamais leur expliquer que le but était simplement de s'amuser. Mieux que ça, de fêter une victoire ! Il y était arrivé ! Cela faisait trois ans que sa mère et son père s'escrimaient à lui apprendre à

devenir transparent, à devenir « L'Invisible ». C'était le nom que son père lui donnait. Il prononçait ce nom d'un ton fiévreux. Il parlait en agitant ses mains, en balayant l'air comme s'il jouait d'un instrument magique. « Tu deviendras l'Invisible, » disait le père du garçon. Il ajoutait parfois un « Ooooooh » presque effrayant en guise de conclusion. « Tu seras transparent et à l'abri toute ta vie, disait son père. Tu imagines?... »

Ces mots, « invisible et en sécurité », donnaient le sourire à son père. C'était le sourire préféré du garçon, comme si son père avait enfin obtenu tout ce dont il rêvait dans la vie.

Invisible et à l'abri.

Des mots bénis.

« – Qu'est-ce qu'on fait ? demande la mère à son mari.

– On devrait peut-être laisser tomber. » répond le père du garçon. Il passe sa main filiforme sur son front, et il a tout à coup l'air paniqué, comme un acteur dans un film. Pourtant, le garçon pense apercevoir le début d'un sourire masqué dans les ombres du visage du père. « S'il a vraiment décidé de ne pas revenir, continue le père, on devrait peut-être se faire une raison, et partir ailleurs. On pourrait faire nos bagages et aller un peu plus à l'ouest. Il paraît que là-bas, il y a des milliers de gamins qui rêveraient de parents comme nous. »

La mère du garçon sourit, comme si son mari venait de faire une bonne blague. Il a de l'humour.

Ses plaisanteries égayent le décor de la maison familiale comme autant de touches d'éclats de rire.

Même s'il sait que son père essaie de faire de l'humour, le garçon prend ses mots au pied de la lettre, il imagine que ses parents vont l'abandonner, et à nouveau, une vague d'angoisse déferle en lui.

« Non, non, non ! » dit la mère.

En un instant, ses peurs refluent.

« – Tu as raison, dit le père. On ne l'abandonnera jamais. Il est bien trop chou. Aucun autre gamin n'est comme lui. Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

– J'ai une idée ! » déclare la mère. Elle parle d'un ton enjoué, et son excitation contamine le garçon. Sa mère a toujours des idées incroyables.

« On n'a qu'à cuisiner tout ce qu'il aime. Tout. Un grand repas, comme on en faisait avant. Et l'odeur de la nourriture va recouvrir le monde entier et arrivera jusqu'à lui. Il reviendra à la maison ! »

Le garçon manque d'exploser de joie. Un grand dîner avec tous ses plats préférés. Disposés sur la table de la cuisine, plat après plat. L'idée que l'odeur de la nourriture qu'il aime puisse faire le tour du monde et le trouver... c'est comme dans les histoires qu'on lui lit avant d'aller se coucher : des mythes, des rêves, de la pure splendeur.

Le père du garçon s'allonge quelques instants, les sourcils froncés.

« – Ses plats préférés ? demande-t-il en se caressant son menton fin et foncé. Tu penses que ça pourrait marcher ?

– J'en suis certaine, dit la mère. Il en sentira l'odeur. Du poulet. Des pâtes au fromage. Et peut-être même une ou deux tartes à la patate douce. Il ne peut pas résister à une part de tarte de patate douce.

– De la tarte, tu penses ? demande le père du garçon en se pourléchant les babines. Tu tiens peut-être la bonne solution, oui. Ça tient debout. Comme toi, chérie. » Il embrasse sa femme dans le cou, et elle éclate d'un petit rire léger, le même qu'elle laisse parfois échapper lorsqu'ils sont tous les deux dans leur chambre, tard dans la nuit, porte fermée.

« – Mais arrête ! glousse-t-elle.

– Je ne sais pas, dit le père, en esquissant une grimace. Je pense toujours qu'on pourrait partir loin vers l'ouest, et trouver un nouveau gamin. Il paraît que là-bas, ils en font qui aiment même manger des légumes.

La mère rit, et le garçon s'empêche de l'imiter.

– Non, rigole-t-elle. On va faire à manger, et il reviendra tout seul. Laisse-moi faire. »

Elle se lève et passe les mains sur sa vieille robe, comme à son habitude, avant d'aller à la cuisine. Pendant un moment, le père est toujours dans le salon, et se caresse à nouveau le menton. « Bon, petit, marmonne-t-il, où que tu sois dans le monde, j'espère que tu es conscient que jamais je ne partirai à l'ouest pour trouver un autre fils. Tu es le seul petit morpion que j'ai envie d'avoir dans ma vie. »

Il se lève et rejoint sa femme à la cuisine pour l'aider.

Il ne faut pas beaucoup de temps avant que la maison ne baigne dans un nuage d'odeurs et de bruits émanant des plats favoris du garçon. Le poulet frit dans une grande et lourde poêle noire, tandis que les macaronis cuisent au four, surmontés de bulles de fromage fondu. Il y a des framboises au sucre, du raisin muscat et un reste de gâteau que le garçon avait oublié. Même s'il est encore invisible, son estomac gargouille si fort qu'il a peur d'être démasqué. Mais sa mère et son père n'ont pas l'air de l'entendre, et il reste assis, malgré la faim qui tord son ventre, les yeux fermés, fasciné par le ballet des odeurs qui flottent dans l'air.

À ce moment précis, invisible et noyé dans l'amour de ses parents, il est le plus heureux du monde. Et malgré sa faim, il s'abandonne au sommeil.

Il se réveille quand son père le soulève dans ses bras.

« Ah mais te voilà ! » dit le père.

Il porte son fils dans la salle à manger où la table est recouverte des plats préférés du garçon.

« Tu l'as retrouvé ! » s'exclame la mère du garçon en apercevant son fils. Elle le serre si fort dans les bras qu'il arrive à peine à respirer. C'est son étreinte préférée. Comme s'il entrait en fusion avec le sol chaud des jours d'été.

Après l'avoir relâché, sa mère l'embrasse et lui demande : « – Mais tu étais passé où ? »

– J’ai réussi, crie le garçon. J’y suis arrivé !
– Arrivé à quoi ? demande le père.
– J’étais invisible !
– Non ? rigole bruyamment son père, en surjouant à nouveau son émotion comme les acteurs à la télévision.

– Tu y es vraiment arrivé ? rajoute sa mère, sur le même ton.

– Eh oui ! s’exclame le garçon, ivre de joie. J’étais dans le salon pendant tout ce temps. Invisible, comme vous dites. Ça a vraiment marché, Maman ! »

Sa mère le prend à nouveau dans les bras, et ils font une petite danse tous les trois, et ils éclatent de rire, et ils sont heureux comme ils ne l’ont jamais été auparavant. À cet instant, les soucis qui planent tout le temps au-dessus de leurs têtes se sont évaporés. Comme s’ils flottaient tous les trois au-dessus de la terre, dans ce ciel bleu qui recouvre tout l’horizon autour de cette petite maison de campagne qui constitue leur foyer.

Le lendemain, le garçon, toujours ivre de rêves et de sucreries, demandera à son père :

– Tu ne me voyais pas du tout, hier ?
– L’important n’est pas de savoir si je te voyais ou pas, répondra le père. L’important, c’est que tu te sentais à l’abri. »

Il ne faut pas perdre de vue une chose simple : tout cela est une histoire d'amour, rien d'autre. Ne l'oubliez jamais.

Mais le moment n'est pas venu de parler de ça, et faisons connaissance : il est trois heures du matin.

Il est trois heures du matin, et je suis au fin fond du Midwest – dans un de ces États sans relief où tout le monde a l'air plus aimable qu'il ne le devrait. Je suis dans un hôtel. Dans un couloir. Je suis en train de courir. Non, en fait, je fais un sprint. Je cours à toute allure dans le couloir d'un hôtel du Midwest. Est-ce que je vous ai dit que je suis tout nu ? C'est le cas.

Et aussi : je suis poursuivi.

À cinq mètres derrière moi, il y a un type énorme – courant à toute allure également, mais il est habillé – qui me poursuit avec un gros cintre en bois. Parfois, il le brandit comme un bâton. À d'autres moments, il le fait tourner au-dessus de sa tête comme une hache de guerre. Pour un type de sa taille, il est étonnamment rapide.

Le type imposant avec le gros cintre en bois porte un ensemble typique de la marque Old Navy : pantalon beige coupé droit en tissu traité, veste brun clair, mocassins bateau qui pourraient bien ne pas être en cuir véritable. Sûrement un bon père de famille. Deux enfants et demi. Un chien surnommé Max. Une chatte, Princesse. Un aquarium qui a déjà vu passer une dizaine de poissons rouges appelés « Lucky ». Il a une Toyota Camry et il vit au fond d'une rue, dans une maison entourée de grillages. Il a construit une piscine intégrée dans son jardin. Il a 401 000 dollars en banque.

C'est un vrai adulte responsable.

Il a l'air d'avoir le même âge que moi – la trentaine décadente dans le rétroviseur, et la quarantaine grisonnante en ligne de mire. Et pendant un court instant – tandis que les pas se font lourds sur la moquette du couloir, que les poumons brûlent à l'intérieur et que le sang bat à toute vitesse dans les veines – j'hésite à m'arrêter et lui demander comment il a obtenu une telle vie. Comment il a réussi à ce que tout se déroule ainsi à la perfection. Comment il a réussi tout ce à quoi j'ai échoué. Je veux connaître son secret.

Mais quand je jette un œil par-dessus mon épaule, je l'aperçois avec le cintre qui tournoie au-dessus de sa tête telle une hache, hurlant : « C'est ma femme ! Ma femme ! La mère de mes enfants ! »

Non. Ce n'est pas le moment de chercher à connaître le secret des gens comme lui. Le mieux à faire, pour le moment, c'est de rester à distance du

cintre. Je baisse la tête, et j'essaie de me souvenir des conseils que me donnait mon prof d'athlétisme au lycée : « Monte les genoux. Lève la tête. Et tu courras vite. »

C'est dans ce genre de moments que je me rappelle pourquoi je ne fréquente pas les femmes mariées. Un jour ou l'autre, on finit toujours par croiser leur époux.

Le type en rogne qui me poursuit a une bonne vitesse de pointe, mais je négocie mieux les virages. C'est le secret pour courir vite. C'est aussi mon prof de sport qui m'a appris ça : « En haut, en bas. Bam bam bam ! On se dépêche ! On se dépêche ! »

Et c'est ce que je fais. Je me dépêche.

Je pense aussi qu'être nu me confère quelques petits avantages. Ne pas porter de vêtements, c'est devoir déplacer moins de poids. Ça aide toujours à aller plus vite.

Je prends inexorablement de plus en plus d'avance sur lui et son cintre. Le souci c'est que tous ces couloirs ne continuent pas indéfiniment. C'est comme la vie. Ici, au bout, il y a un ascenseur. Et ses portes brillantes coulissent devant moi tandis que lui et moi abordons le couloir final.

Il m'attrapera là. Au niveau de l'ascenseur. Il le sait pertinemment. Et moi aussi. Même le gros cintre en bois qu'il tient dans sa main droite en est conscient.

Je ne suis pas du genre à prier à tout va, mais tout le monde se découvre croyant quand il doit faire face aux foudres d'un cocu. J'en profite pour envoyer une

petite prière, tout en me concentrant sur mes genoux qu'il faut monter au maximum.

J'arrive à le distancer un peu plus.

« Notre fille allait devenir cadre chez Target ! » hurle le mari trahi derrière moi. « On est une famille unie ! On n'a pas le droit de détruire une famille comme ça ! »

Dans une autre situation, j'aurais félicité le mec. C'est une putain de réussite, quand même. Target, t'imagines ! Quasiment y arriver... ce n'est pas donné à tout le monde !

Alors que je me rapproche du cul-de-sac où est situé l'ascenseur, et où je devrai m'arrêter pour faire face à ce type imposant et en colère qui pourra enfin m'atteindre de son gros cintre en bois, au dernier moment, le signal de l'ascenseur retentit et ses portes argentées coulissent doucement pour s'ouvrir telles les portes du paradis.

Ma bienfaitrice du jour sort de l'ascenseur. Elle doit bien avoir quatre-vingts ans passés. Petite. Maigrichonne. Quelques boucles éparées de cheveux bleutés couronnent sa tête comme autant de pistils de pissenlits. Une épaisse couche de maquillage blanc, dure comme du stuc. Le dos courbé par les rhumatismes et le poids de deux gros sacs de course s'ajoute à celui de ses quatre-vingts années d'existence.

La raison pour laquelle elle est sortie faire des courses à trois heures du matin ne me semble pas très importante à creuser pour le moment.

« Madame ! » je crie.

Elle lève les yeux. M'aperçoit – mes genoux en hauteur, ma tête relevée, ma vitesse, ma nudité. Puis voit l'homme qui me poursuit avec son cintre pour toute hache. Elle hausse les épaules, tourne les talons et rentre à nouveau dans l'ascenseur.

Je lui hurle : « Vous pouvez m'attendre, madame ? »

L'homme en colère à mes trousses hurle à nouveau quelque chose à propos du coût élevé des appareils dentaires de ses deux filles.

Les portes de l'ascenseur se referment, et je décide d'accélérer à une allure que je ne me connaissais pas. Je ne suis plus qu'une silhouette floue, toute en genoux, coudes et chair nue. Même mes parties génitales ont adopté une forme aérodynamique.

Je suis assez près de l'ascenseur pour tenter d'y plonger tête la première avant que les portes ne se soient totalement refermées. Je saute.

La scène se déroule au ralenti. Je traverse l'air pendant ce qui paraît durer une heure. Alors que je frôle Mamie Blue – juste avant que mon visage ne s'écrase sur le fond de la cabine d'ascenseur – je devine à son rictus qu'elle n'en est pas à son premier vol nocturne. Elle a roulé sa bosse. Elle a déjà fugué à travers le monde interlope de la nuit.

Ma tête heurte le fond de la cabine une fraction de seconde avant le reste de mon corps. J'y reste collé un instant comme un insecte sur un pare-brise, puis la gravité se rappelle à mon bon souvenir et je m'écroule par terre.

« Trente-deuxième étage, s'il vous plaît » dis-je une fois que mon corps dénudé repose enfin sur le plancher de l'ascenseur. Mamie Blue s'exécute et appuie sur le bouton de l'étage.

Nous regardons tous deux les portes se refermer alors que le mari aux yeux assoiffés de sang – un type qui ne doit pas être bien méchant quand on le connaît – atteint l'ascenseur un peu trop tard et ne peut donc plus qu'admirer ma fuite. Il hurle quelque chose d'incompréhensible, et les portes se referment devant son nez. Un truc à propos de la responsabilité. À propos de la famille, du mariage, et de l'amour.

Voilà, il a disparu, et je suis seul avec Mamie Blue. On observe ensemble l'ascenseur égrener les étages de l'hôtel un à un. Ce silence doit lui sembler bizarre. La plupart des gens ne supportent pas le silence. C'est ce que j'ai appris dans mon ancien boulot. J'étais payé pour répondre au téléphone. Toute la journée, je devais parler à des gens. Et je ne suis pas d'un genre très sociable. Je détestais ce boulot. Ironie du sort, c'est là-bas que j'ai appris à bien parler aux gens. Maintenant, je sais comment mettre les gens à l'aise.

« – Sacrée soirée, je dis.

– Oh, je pourrais vous en raconter des anecdotes du genre, réplique Mamie Blue, rapide comme un coup de fouet.

– Je n'en doute pas. Ça se voit.

– La vie n'est que chaos, dit la femme, tel un oracle. Comme un âne paniqué et lancé à toute allure vers la mort.

– Sacré bourrin.

– Un peu, oui. »

D'un coup de tête, je lui indique ses sacs de courses : « – Bonne pêche ?

– De base, répond-elle. Juste les courses de base. » Elle regarde mes attributs masculins exposés au grand air.

« – Vous vous épilez ?

– Ah non, Madame. Je rase.

– C'est aussi précis que ça ?

– Cinq lames. Tête pivotante. Miracle de la modernité. »

La femme hoche la tête en guise d'approbation. Elle se racle la gorge en se caressant le menton, sa vieille bouche émaciée se crispant : « – Vous avez entendu parler de ce gamin ?

– Quel gamin ?

– Regardez la télé. » Elle hoche la tête et ses cheveux bleus s'agitent doucement comme la coiffe d'une nymphe qui aurait connu bien des vagues et des tempêtes de haute mer. « Horrible. Vraiment horrible.

– Bien d'accord avec vous, Madame. » je dis.

En vérité, je ne sais pas du tout de quel gamin elle parle, mais je n'ai pas besoin d'être au courant pour pouvoir communiquer un sentiment de tristesse et d'empathie. De la bouche, j'affiche la même grimace

que Mamie Blue. Je ne veux pas trop en faire et m'approprier cette souffrance, quelle qu'elle soit. Mais je ne veux pas non plus ne pas m'exprimer et passer pour un type sans cœur. C'est tout un art de déterminer à quel niveau de tristesse on peut être dans ce genre de situation.

« – Quelle honte, je rajoute. Je n'en reviens pas que ça puisse encore arriver dans notre monde.

La vieille femme déglutit en signe de dégoût.

– C'est triste. Tellement triste. »

Je me tais quelques instants. Je laisse une certaine distance s'installer entre nous. Une minute de silence en l'honneur du triste destin de ce garçon, peu importe la nature de son drame. Je veux que cette merveilleuse inconnue sache que j'ai de l'empathie pour ce malheureux, car l'empathie, c'est ce dont les braves gens savent faire preuve. Et ce qui m'importe le plus, c'est que les gens me considèrent comme quelqu'un de brave.

La sonnerie de l'ascenseur tinte, brisant le silence. Les portes coulissent et s'ouvrent à mon étage.

« Bon, dis-je en sortant dans le couloir vide et moelleux, dépourvu de mari en colère ou de gros cintres en bois. L'heure est venue de nous dire au revoir. Et que Dieu bénisse ce pauvre garçon. » Je la quitte avec un dernier signe de la tête. Je voudrais rajouter quelque chose sur la chance de faire de si belles rencontres inopinées, les merveilles de l'inattendu et le pouvoir des inconnues... ce genre de banalités. Mais rien ne me vient à l'esprit, et je préfère entamer ma marche dénudée en direction de ma chambre.

Au bout de quelques pas, je l'entends m'inter-
peler : « – Hé !

– Oui ?

– J'ai l'impression de vous connaître. On ne s'est
jamais croisés auparavant ? Vous êtes quelqu'un de
connu ?

– Ne le sommes-nous pas tous à notre manière ? »
dis-je.

Elle acquiesce et fait un pas en arrière, dans l'ascen-
seur. Les portes se referment. Je ne la reverrai jamais
de ma vie. Non pas que je le veuille, mais simplement
parce que c'est comme ça. La vie en décide ainsi.

Sur le chemin du retour vers ma chambre, je me
sens plutôt bien. Ma soirée aura été une sacrée aven-
ture. Rencontré une jolie femme. Rencontré son mari
– qui doit lui aussi être très beau intérieurement,
quand on le connaît un peu mieux. Même rencontré
une adorable grand-mère qui sait faire la conversation.
De l'air frais caresse ma peau dénudée.

Que peut-on demander de plus à la vie ?

En arrivant à la porte de ma chambre, je me rends
compte que j'ai laissé mes clés dans la poche arrière
de mon pantalon, dans la chambre du mari en colère.

Au cœur de la nuit, la réception de l'hôtel est qua-
siment vide. L'hôtel est un de ces grands établisse-
ments où tout brille, et où le plafond est si haut qu'on
s'entend respirer dès qu'on arrête de bouger et que
l'on tend l'oreille. Un drôle d'endroit, surtout quand
il y a du monde. On se croirait dans un énorme hall

de gare. Les voix s'entremêlent pour créer un brouhaha familial et dissonant, et tout à coup toutes les conversations que vous avez déjà eues dans votre vie semblent se rabattre dans votre direction. Il est difficile de ne pas imaginer qu'à tout moment un train va débouler sous vos yeux, juste derrière le comptoir de la réception, et embarquer tous les gens de votre connaissance. C'est étrange, mais je ressens cette sensation à peu près six jours sur sept, dans ma vie.

« – Monsieur, je peux vous aider ? me demande la fille de la réception. Au calme de sa voix, on pourrait penser qu'elle doit s'adresser tous les jours à des clients en tenue d'Adam.

– Je me suis enfermé dehors, dis-je.

– Ah, je suis désolée pour vous, répond-elle sur un ton chantant. Je vais vous aider à régler ce problème. Quel numéro de chambre ?

– 3218.

Elle tape sur le clavier de son ordinateur.

– Vous croisez souvent des gens totalement nus à la réception de l'hôtel au beau milieu de la nuit ?

– Cela dépend de ce que vous entendez par "souvent" » répond-elle avec un large sourire légèrement amusé qui réchauffe le cœur et l'âme. Après avoir consulté son écran, elle demande : « J'ai juste besoin de vérifier votre identité. »

Je tends le bras pour m'emparer d'un magazine disposé derrière elle. Un exemplaire d'*Entertainment Weekly*. Ma magnifique tronche y est représentée en couverture, d'un charisme exceptionnel, faisant même

oublier l'accroche évoquant le nouveau film de Nicolas Cage chez Cagetacular. En gros, et en police Helvetica, la Une annonce : LE JEUNE ROMANCIER QUI FAIT RÊVER L'AMÉRIQUE. Je place la couverture du magazine à côté de mon visage : « Ça vous convient, comme ça ? »

Comme le parallèle entre mon visage et la couverture d'*Entertainment Weekly* ne constitue pas une vérification d'identité suffisante pour la réceptionniste, nous nous retrouvons tous deux dans l'ascenseur ensemble. Toujours nu, pour ma part. Cela semble être le cadet de ses soucis. Selon le règlement de l'hôtel, il faut que je lui montre un permis de conduire qui, heureusement, n'était pas dans une poche de mon pantalon – lequel est toujours dans la chambre d'une certaine femme mariée et de son mari au cintre en bois. La réceptionniste m'accompagne donc à ma chambre afin que je lui prouve que *Entertainment Weekly* et moi-même affirmons être.

Elle dégage une odeur de vanille.

« Vous sentez la pomme, mon vieux » dit-elle, peut-être parce qu'elle peut lire dans mes pensées, ou pas, et elle me lance un grand sourire – sans jamais baisser son regard en-dessous de ma taille. C'est le genre de sourire que je ne sais jamais comment interpréter. Le genre de sourire qui peut vouloir dire qu'elle en pince pour moi. Et, croyez-moi ou pas, je ne sais jamais comment réagir quand une femme me signifie ce genre d'intérêt. Je ne réagis pas, je me demande si c'est

une banalité ou non, et elle rajoute sur sa lancée : « – Je sais que c’est banal, bien sûr. Tout ça est banal, non ?

– Bien sûr, bien sûr. » dis-je. Je veux lui dire que « ce truc banal » pourrait bien m’envoyer six pieds sous terre un jour ou l’autre, mais je me dis que cela pourrait être un peu morbide, et je ne crois pas qu’il soit l’heure de faire de l’humour noir. Au lieu d’évoquer ma mise en bière, je lui fais juste remarquer que « c’est dingue toutes ces choses que l’on voit, parfois. On en vient à se demander si elles étaient déjà là avant.

– Je vois tout à fait ce que vous voulez dire, répond-elle. Et j’ai déjà lu que quand on rencontre quelqu’un qui sent la pomme, en fait, c’est l’odeur des phéromones. Vous savez ce que c’est, les phéromones, mon vieux ?

– Les phéromones ? » Je réfléchis un bref instant au mot « phéromones ». Quel beau mot. Il sonne bien dans une page, et au bout de la langue.

« – Mais pourquoi vous m’appelez “Mon vieux”, au fait ?

– Ça vous dérange ? me demande-t-elle. Vous n’avez pas l’air si jeune que ça, non plus. »

Vers le seizième étage, je commence à me demander si elle ne m’allume pas un peu, et même avant cet étage, j’ai remarqué qu’elle avait le charme de sa responsabilité et de son poste, et je me dis que le moment est venu de lui signifier que, bon, je la trouve moi aussi plutôt canon. J’esquisse donc mon plus beau sourire à la Bogart, et je lui sors de but en blanc :

« – Sacrée paire de cannes, dis donc.

– Elle ne me lâchent jamais. » répond-elle du tac au tac. Elle prononce ses répliques comme si elles étaient tirées du même scénario que les miennes. Elle est la caricature d'elle-même, tout comme moi, et pour tout dire, ça me convient parfaitement.

« – Je savais bien que le paradis devait s'appuyer sur quelque chose, dis-je.

– C'est une citation ou de l'original ?

– De l'original. »

Voilà un de ces exemples où je ne sais plus dire si ce moment – comme à peu près tous les instants de ma vie, pour être honnête – est réel et à quel point je le fantasme. J'ai un problème. Enfin, plusieurs problèmes. Le plus intéressant est celui qui apparaît quand mon esprit se met à divaguer. Un rêve éveillé, sauf que je ne m'en réveille pas exactement quand je le désire. Il continue à rôder. Parfois, les autres me disent que c'est une maladie, mais je suis le genre de gars qui divise, et qui ne se contente pas de ces termes bon marché et manichéens.

Oui, je suis un rêveur éveillé. Mais mes rêves éveillés ont tendance à durer plus longtemps et à être plus intenses que ceux des autres. En tout cas, c'est ce que m'a expliqué un médecin que j'ai consulté. La conséquence, c'est que les frontières de la réalité sont très mouvantes dans mon univers. C'est sûrement pour cette raison que je me suis mis à l'écriture au départ.

Autre chose qu'il faut savoir à mon sujet : en plus de ma tendance à développer une imagination hyperactive, je suis obsédé par les films en noir et blanc.

Vous voyez le genre. Ceux où les hommes parlent vite, et les femmes encore plus.

À ce moment précis, moi et mon imaginaire pourrions facilement changer la lumière de l'ascenseur pour nous retrouver dans une scène d'*Assurance sur la mort*, de Billy Wilder. Les mêmes ombres à la découpe et le même dialogue mitraille. Plus personne ne parle encore comme ces personnages de film. Personne ne s'est d'ailleurs peut-être jamais exprimé ainsi. Et peut-être que cet échange, entre elle et moi, ne s'est pas du tout déroulé de cette manière. Ou peut-être que si. Comme je l'ai déjà dit, j'ai l'impression qu'elle lit le même scénario que moi. Je me soucie rarement des faits, juste de la réalité que mon imagination et moi-même avons choisi d'adopter.

« – Vous êtes du genre sûr de vous, me lance la réceptionniste à l'odeur de vanille. Et sûr du genre de ceux qui me plaisent. Vous voulez m'avouer quelque chose ?

– Vous allez toujours aussi vite ?

– Vous devriez me voir aborder les courbes. »

Et elle me sourit.

Nous entrons collés l'un à l'autre trébuchant dans la chambre d'hôtel. Difficile de dire où mon corps commence et où le sien finit. Nous ne sommes que peau, terminaisons nerveuses et chaleur, et ces petits papillons qui éclosent au creux de l'estomac lorsqu'on sait – que c'est une ÉVIDENCE – qu'on vient de rencontrer quelqu'un d'à part. Quelqu'un qui

comptera. Quelqu'un dont on reverra le visage pendant des années et des années, et avec qui la vie sera plus riche et plus pleine.

Elle pourrait bien être *l'élue*. Cela pourrait être l'amour.

Oui, c'est à ce point. Mais l'amour nous tombe parfois ainsi dessus, non ? Un éclair de lumière plutôt qu'une lente marée montante. On rencontre quelqu'un et notre corps est envahi par la chaleur, et lorsqu'elle pose sa main dans la vôtre, on ressent chaque centimètre carré de son corps, comme si on ressentait la puissance de l'océan en trempant simplement son doigt dans un ruisseau.

C'est ce que je ressens avec cette femme. En tout cas, c'est ce que mon imagination me fait ressentir.

Le ciel se lève, et moi aussi, et je ne sais toujours pas dans quelle ville du Midwest je peux bien être, et la réceptionniste a déjà largué les amarres, et elle m'a laissé un petit mot sous son oreiller qui dit : « Mon vieux, tu en veux ! » Et à la lumière de ce jour nouveau, je ne pense plus que cette nuit a été dédiée à l'amour mais en tout cas c'était bien agréable de jouer avec une autre âme que la mienne. Quand on y pense, il aura fallu quatre milliards d'années pour que sa ligne de vie et la mienne se croisent dans cet ascenseur. Si ce n'est pas un truc unique, franchement ?

Alors en me levant, je considère d'un œil positif le destin et mon sort, et même si je suis un vieux qui en veut, j'ai surtout sacrément la dalle. J'ai envie de

crêpes, de jus d'orange, et peut-être même d'une goutte de vodka dans ce jus de fruit, histoire de me remettre la pêche.

Je me rhabille et je quitte la chambre.

Au rez-de-chaussée, le buffet du petit-déjeuner est bondé. L'hôtel a beau être luxueux, les clients ne se comportent pas mieux que ceux d'un motel face à la nourriture. Je ne veux pas critiquer cet établissement de qualité mais, à 300 dollars la nuit – même si elle est payée par mon éditeur –, je m'attends à un peu mieux dans mon assiette. Mais comme je ne suis pas bégueule, je fais la queue devant le buffet, je prends un plateau, et m'installe le plus à l'écart possible, avec une vue sur la ville – cette ville dont je ne connais pas le nom – et je me demande de quoi cette journée va être faite.

Au bout d'un moment, j'ai la sensation qu'on m'observe. Une sorte de réflexe animal. Une alerte des plus discrètes et naturelles. Comme si j'étais assis à l'ombre d'un grand arbre et que j'avais le pressentiment qu'il allait s'écraser sur ma tête.

« Hé! » me lance une voix.

En me retournant, je me retrouve nez à nez avec un gamin debout devant ma table.

Il doit avoir une dizaine d'années. Un peu timide et dégingandé, l'air coincé, comme un môme qui aurait passé trop de temps dans ses bouquins et pas assez à embêter les filles et à leur soulever la jupe. Parfois, chez les gamins, on voit ça d'emblée. On peut lire leur

avenir dans leur regard. Et cet enfant est de ce genre-là : tout son avenir est écrit dans ses yeux.

Mais tout cela n'est rien en comparaison de sa peau. Elle est noire. Pas simplement noire, mais du noir le plus profond possible. La peau la plus noire que j'aie jamais vue. Comme un ciel de tempête maritime, couvert de nuages, au cœur de la nuit. Comme de vieilles grottes qui n'auraient jamais été visitées par le soleil. Le genre de noir qui m'incline à penser que ce gamin a dû se peinturlurer le corps. Le genre de noir qui me pousse à me demander si tout cela est bien réel, ou si je suis victime d'un début de maladie oculaire ou d'une crise de nerfs.

Ses lèvres bougent mais je suis tellement choqué par la vue de la couleur de sa peau que je n'entends pas ce qu'il me dit.

« – Qu'est-ce qu'il y a ? je lui demande.

– Je peux m'asseoir avec vous ? » dit-il en désignant la chaise en face de moi, et en s'asseyant sans attendre ma permission.

Le gamin s'est préparé une assiette de crêpes et de saucisses qui ressemble en tous points à la mienne. Alors qu'il entame son repas, je regarde autour de moi en me demandant qui parmi cette foule pourraient bien être ses géniteurs. Je n'ai pas envie que des parents affolés débarquent à ma table en hurlant parce que je prends mon petit-déjeuner avec leur rejeton. C'est le genre de scandale qui peut foutre en l'air la promo de mon livre.

Comme je n'aperçois personne qui pourrait être le concepteur de cette beauté à la peau noire de jais, je me résigne à considérer que je viens simplement de rencontrer un nouvel ami, et je décide de faire la conversation comme je le ferais avec n'importe quel inconnu que je croiserais.

« – Tu as l'air d'avoir pas mal roulé ta bosse, Gamin.

– Il faut croire. » dit le Gamin. Il garde les yeux rivés sur son petit-déjeuner tout en parlant, ce qui me laisse tout loisir d'admirer la profondeur de sa peau d'encre sans le gêner. La noirceur du Gamin est hypnotique. Il faut le voir pour le croire. Regarder la peau de cet enfant me donne l'impression de tomber dans le vide. Comme si tout mon être devenait sien. Comme si je n'avais jamais été séparé de lui depuis le tout début, et que sa peau – sa texture et ses ombres – se contentait de me ramener à mes origines, là où j'étais à l'abri.

« – T'inquiète, dit le Gamin.

– Je devrais m'inquiéter de quoi ?

– Tu peux me regarder. T'inquiète. Pas de souci. Tout le monde fait comme toi. » Il enfourne une autre plâtrée de crêpes dans sa bouche, et je me dis que cette nourriture doit tout de même avoir un goût amer.

« – N'importe quoi, dis-je. Je ne devrais jamais dévisager quelqu'un. Je n'en ai pas du tout le droit. Et dire que pas plus tard qu'hier soir, j'étais dans ce même hôtel, à la réception, complètement à poil. Nu comme

un ver, aurait dit mon cher défunt père. Si quelqu'un doit être dévisagé, Gamin, c'est plutôt moi. »

Le Gamin acquiesce, mais ne lève pas le nez de son assiette. Je sais reconnaître le sentiment de honte. Et un frisson de culpabilité me glace les sangs.

« – Et que me vaut l'honneur de ta présence à ma table de petit-déjeuner ? »

Tout en parlant, je jette un coup d'œil à l'écran de télévision accroché à un mur un peu plus loin, juste au moment où les informations parlent d'un enfant mort. Il s'est fait tirer dessus mais je n'ai pas le temps d'apprendre son identité car on change la chaîne pour passer sur ESPN, la chaîne sportive, et il y a tout à coup des images d'adultes qui s'entrechoquent et hurlent pour célébrer un essai. « J'en ai marre de toutes ces conneries » précise un homme apparemment responsable du changement de chaîne. Au vu de la réaction des autres personnes présentes dans la pièce, ils en ont tous marre de ces conneries également. Je me retourne donc vers le Gamin qui n'a pas encore répondu à ma question.

« – Alors ? lui dis-je à nouveau.

– Je me suis dit que c'était le bon moment pour se rencontrer, dit le Gamin. Rien de plus.

– Eh bien, c'est inquiétant, je lui réponds.

– Du tout, dit le Gamin, dévoilant un grand sourire étincelant. En contraste au noir profond de sa peau, c'est peut-être le plus beau sourire que j'aie jamais vu.

– Ce n'est pas du tout le genre de la maison, dit le Gamin. Sa façon de parler révèle un léger accent.

Celui des Noirs du Sud du pays. Il a dû en dire des expressions de sa région, durant sa courte existence. Sa voix rappelle le son des vieilles Cadillac, l'odeur des cacahouètes bouillies, du thé sucré et de son foyer. Elle est aussi belle et douce que sa peau.

« – Ça fait quelques temps que j'avais envie de discuter avec toi, dit le Gamin.

Je lui sers mon sourire « toujours génial de rencontrer ses fans », et j'ajoute :

– Tu veux que je te dédicace un exemplaire de mon livre ?

Le Gamin grimace.

– Nan. Je ne suis pas un fan. Je voulais juste te rencontrer.

– Pas de souci. » dis-je.

J'ai déjà rencontré des nouveaux fans comme lui lors de ma tournée promotionnelle. J'apprends à faire avec. « Très heureux de te rencontrer également. »

Ce gamin a beau être intéressant à regarder, il y a quelque chose de dérangeant en lui. En le regardant manger, je ressens l'envie urgente de m'en éloigner au plus vite. Je veux retourner dans ma chambre. Je veux retourner dans ma chambre et me cacher sous la couette, m'endormir et ne pas le recroiser dans mes rêves.

Je ne peux pas rester assis avec ce gamin plus longtemps. Je ne le supporterais pas. Je n'arrive pas à détacher mon regard de sa peau, tout en me disant qu'il ne faut pas. Je veux le regarder en détail le plus possible, tout autant que j'aimerais ne plus jamais le

revoir. Il y a quelque chose en lui qui me submerge, à la fois amour et haine. Je veux le prendre dans mes bras et le repousser. Et je sais bien que tout cela c'est à cause de la couleur inacceptable de sa peau.

Je me demande comment on peut grandir dans ce monde avec une peau comme la sienne. Comment on peut aller à l'école. L'enfer, sûrement. Un putain d'enfer de tous les jours.

« – Bon, je dis, c'était super de te rencontrer, et j'espère que c'était super pour toi aussi. Je voudrais rajouter quelque chose sur la chance de faire de si belles rencontres inopinées, la merveille de l'inattendu et le pouvoir des inconnus... ce genre de banalités. »

– T'inquiète, dit le Gamin. Tu vas bientôt te casser. Je voulais juste que tu me voies. Rien de plus.

– Eh bien, sache que je t'ai vu. » Je mime des doigts un canon de revolver : « Pan ! Pan ! »

Je lui envoie un dernier sourire amical, en honneur de cet échange franc et direct. « Je voulais juste que tu me voies. » Quelle belle chose à dire à l'autre. N'a-t-on pas tous envie d'être vus ?

Avant de partir, je me penche vers lui et lui glisse de ma voix la plus sincère : « Je te vois. »

Puis je retourne à ma chambre d'hôtel.

Je fais l'étoile de mer sur le lit, afin de me reposer avant la prochaine étape de ma tournée promotionnelle. La dernière image que j'aperçois avant de m'endormir dans la pénombre est la noirceur du Gamin. Je vois sa peau. Plus sombre encore que la pénombre du sommeil.

Et il sourit, ses dents perlées luisantes comme la neige sur les cimes des cornouillers.

Puis le Gamin lentement s'efface. Son sourire brille encore, et disparaît.

Alors que le sommeil finit par me harponner, j'ai un éclair d'empathie. « Pauvre gamin », voilà comment je qualifie cet enfant noir jais que j'ai rencontré aujourd'hui. Avoir cette allure et devoir vivre dans ce monde ? Pour rien au monde je ne voudrais passer une telle corde autour du cou de quelqu'un.

L'enfant a dix ans désormais. Cinq ans de plus que lorsque ses parents lui avaient fait croire qu'il pouvait devenir invisible. Et durant les trois années qui ont suivi, il a appris que rien de tout cela n'était vrai. Et le mensonge de ses parents n'était jamais si flagrant que lorsqu'il prenait le bus pour aller à l'école chaque matin.

Il déteste ce trajet plus que tout au monde. C'est de là qu'il a hérité du surnom de « Charbon ».

Charbon. Sept petites lettres accrochées autour de son cou telle une lourde pierre. Tous les jours, alors qu'il observe le bus scolaire arriver cahin-caha sur le chemin de terre, il danse et répète un mantra en boucle : « Fais qu'ils ne te voient pas. Fais qu'ils ne te voient pas. » Même s'il sait que tout le discours de l'Invisible est faux, il est encore assez jeune pour vouloir croire que c'est vrai.

Chaque matin, il tente d'être Invisible.

Il monte dans le bus très calmement – sans rire, ou dire bonjour –, et il regarde le sol tout en cherchant

une place où s'installer. Ensuite, il se cale contre une fenêtre, il pose son cartable sur les genoux, et il tire bien en avant la capuche de son sweatshirt. Il regarde au dehors, et il respire lentement et de manière régulière, comme une gazelle au beau milieu des lions.

Parfois, ça fonctionne. Parfois, il est invisible. En tout cas, c'est comme ça qu'il le ressent. Mais c'est une invisibilité désirée, à fleur de peau, teintée d'angoisse. Il passe le trajet à écouter les conversations des autres gamins, à entendre son nom, à subir le mot de six lettres qu'il est devenu : « Charbon ». C'est une manière atroce de se cacher, ce n'est pas le cocon joyeux et sécurisé que son père et sa mère décrivaient quand ils lui avaient parlé de L'Invisible. Mais il n'a jamais trouvé mieux, alors il s'en contente.

Les jours où cela ne fonctionne pas, quand il se cache du mieux possible mais que c'est voué à l'échec, c'est toujours à cause de la même chose, de la même personne.

À chaque fois que le bus s'arrête devant la maison de Tyrone Greene, Charbon se met à trembler. Il se serre encore plus contre la vitre et il retient son souffle tandis que l'élève de quatrième monte dans le bus et dévale la coursive jusqu'à l'arrière, où se retrouvent tous les gamins de son âge.

Tyrone Greene est le quatrième garçon le plus imposant du monde entier. Son père possède une ferme et Tyrone bosse dans les champs tout l'été, ce qui lui donne l'allure et les muscles d'un adulte, alors qu'il vient à peine d'avoir treize ans. C'est le genre de

gamin qui est conscient de son corps, et de la puissance qu'il lui confère vis-à-vis des autres. C'est le genre de gamin qui n'a pas peur d'utiliser cette puissance. C'est le genre de gamin qui a décidé de le surnommer « Charbon ».

Pendant les vingt minutes qui suivent, Charbon ne bouge pas d'un cil. Il regarde à travers la vitre, observe les vieilles caravanes, les magnolias, les étendues de verdure qui défilent sous ses yeux. Il décompte les minutes, espérant que l'école va bientôt apparaître à l'horizon, et qu'il pourra enfin reprendre son souffle et détalier hors du bus avant que Tyrone ne le remarque.

« Hé, toi ! » hurle une voix grave depuis l'arrière du bus. Charbon sursaute. « Hé, Charbon ! crie Tyrone. Charbon ? Hé, négro, tu m'entends ? Réponds-moi ! »

La mâchoire de Charbon se crispe jusqu'à lui faire mal et il ferme les yeux aussi fort que possible. Tout son corps est tendu. Il se murmure à lui-même : « Tu es invisible et à l'abri. Tu es invisible et à l'abri. Tu es... »

Son mantra est interrompu par le bruit de la lourde carcasse de Tyrone qui se laisse tomber sur le siège à côté de lui.

« – Charbon, grogne Tyrone, Fais pas semblant de m'ignorer, mon petit négro coincé du cul. Ça me rend dingue.

– Quoi ? » finit par répondre Charbon, le visage toujours collé à la vitre parce qu'il sait qu'il n'est pas loin d'éclater en sanglots et que si possible, il aimerait que personne ne s'en rende compte.

« – Hé, mec ! dit Tyrone, d'une voix tout à coup beaucoup plus douce. Hé, tourne-toi, mon petit négro. Je veux te parler, tu comprends pas ? »

Charbon relève sa capuche, et se tourne vers Tyrone. Il est imposant comme un adulte, avec un nez aquilin, une peau caramel et un sourire légèrement faux-cul. « Pourquoi tu fais semblant de m'ignorer, Charbon ? Tu sais bien que t'es mon petit négro à moi. » Le sourire de Tyrone se fait plus large, comme toujours. « Y'a pas de blème, si ? » Il lui tend une main large et calleuse.

Charbon observe quelques instants la main tendue vers lui. C'est un de ces moments incontournables du petit jeu de Tyrone avec lui. Une horrible cérémonie qui se répète encore et encore, jour après jour, à une époque de la vie, l'adolescence, où on ne rêve que d'une chose : être aimé.

« – Tu veux pas me serrer la pogne ? demande Tyrone. Sa voix a retrouvé son ton agressif : Me fais pas lanterner, Charbon.

Comme il n'a pas d'autre choix, Charbon serre la main de Tyrone.

– Hé ben voilà, jubile Tyrone. Mon bon petit nègre. »

Les autres élèves installés dans le bus observent et écoutent. Eux aussi, de manière volontaire ou non, font partie de cette cérémonie immuable. Ceux de devant se retournent au-dessus du dos de leur siège, et regardent. Certains sourient. D'autres ne montrent aucun signe, mais ils ne détournent pas non plus le